

**METAFORA VIE DE PAUL RICOEUR, TRADUIT EN ROUMAIN PAR IRINA
MAVRODIN QUI SIGNE AUSSI L'AVANT-PROPOS EN ROUMAIN TRADUIT ICI
EN FRANÇAIS PAR BRÂNDUȘA CAZAN**

Brândușa CAZAN

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie
georgetasandiu@student.usv.ro

Avant-propos

Bien que paru relativement récemment (1975), *La Métaphore vive* reste un ouvrage classique par la valeur de son point de vue original, qui l'impose comme instance de référence dans le domaine des études sur la métaphore, par son caractère de manuel de métaphore.

Un paradigme possible du livre serait justement la relation intégrative entre heuristique et didactique. Mais n'est-ce pas l'un des paradigmes possibles de toute « étude » ou « essai » critique ? Et alors pourquoi nous apparaît-il comme une évidence plus autoritaire dans la *Métaphore vive* ? Une réponse serait la suivante : contrairement à d'autres textes similaires, celui de Ricoeur montre de manière presque ostentatoire ce que cachent la plupart des autres : d'une part, ses sources, non seulement non éludées mais même décrites en détail, démarche après laquelle, à travers des approximations et positionnements multiples, un certain nombre d'éléments sont conservés (en vue de leur propre construction) et d'autres sont abandonnés ; d'autre part, sa finalité didactique, le texte étant dès les premiers mots déclaré comme un travail d'enseignant, né d'un séminaire tenu à l'Université de Toronto en 1971.

On dirait que la *Métaphore vive* dissimule, comme volontairement, sa part d'invention, l'enveloppant (la protégeant) dans les fronces d'un discours qui explique méthodiquement ce qui, en d'autres, reste dans le domaine du présupposé et de l'implicite. Le professeur, par un geste stratégique, guide l'élève sur des sentiers anciens et battus mais seulement pour le forcer, petit à petit, à les quitter pour un autre, pas encore inventé et qu'ils trouvent ensemble, ouverture vers un nouveau savoir qui repose, en même temps, sur le refus de toutes les connaissances antérieures.

Soigneux et attentif à ceux qui se laissent initiés par lui, le discours de Ricoeur défie ses exégètes plus ou moins hâtifs, c'est-à-dire ces lecteurs qui dans leur grande impatience d'atteindre la partie d'originalité, la négligent, et peut-être même méprisent la partie d'« érudition », il ne cesse ainsi de se perdre dans les méandres d'une histoire du concept de métaphore dont il a besoin pour se retrouver lui-même, se construire lui-même, en s'insérant dans cette histoire. Le lecteur doit participer à ce périple, en restant tour à tour le prisonnier d'autres discours sur la métaphore, de l'étreinte desquels il a parfois du mal à se dégager, pour se retrouver sur le chemin de la « métaphore vive ».

Il est évident que le discours de Ricoeur ne se veut pas spectaculaire au sens habituel du terme (fortement connoté par l'idée de surprise, de changement rapide et inattendu). Il ne veut en aucun cas prendre son lecteur par surprise : au contraire, il le prépare peu à peu, longuement, en l'introduisant à son propre dire en recourant à tous les autres dictons sur la métaphore, dans le labyrinthe desquels il erre longuement, donnant parfois l'impression qu'il y restera pour toujours, qu'il ne trouvera jamais sa propre sortie.

Mais à la fin, il offre un grand spectacle : celui de son propre faire, comme un édifice solide et énorme, un édifice entièrement nouveau, érigé sous nos yeux, pièce par pièce, à partir des matériaux les plus hétéroclites, révélés tout au long de l'opération comme appartenant à d'autres discours et assumés comme tels.

Se désignant elle-même avec insistance et comme une propédeutique, la Métaphore vive émerge, par des glissements discrets et répétés, de l'espace de l'apprentissage préparatoire à l'espace heuristique de la différence et vice-versa. Et nous nous demandons à nouveau, ceci est le premier et grand thème de réflexion que le livre de Ricœur nous a proposé dans son faire et son assemblage : n'est-ce pas ainsi que se crée tout discours de critique et de théorie de la littérature (et du langage) – même ceux qui ont effacé les traces du chemin parcouru (Ricœur les maintient même en les affichant avec une obstination exemplaire) -, la condition de sa cohérence et de son adéquation (par rapport à lui-même, par rapport à sa construction) ? Une certaine idée naïve de l'originalité, présente dans la conception de certains critiques et (plus rarement) théoriciens de la littérature, dénonce tantôt avec véhémence, tantôt avec une ironie à peine dissimulée, la présence de ces repères, ou plus exactement de ces matériaux de construction choisis ou au contraire écartés, qui vont fusionner dans un nouvel ensemble, c'est-à-dire une œuvre pleinement originale. Omniprésente dans la littérature, l'intertextualité opère dans tous les domaines de la réalité et, sans doute, dans la critique et la théorie littéraires. Toute hypothèse, toute interprétation critique, toute théorie élaborée signifie aussi une situation implicite (que certains critiques et théoriciens, dont Ricœur, s'attachent particulièrement à rendre explicite) dans un enchevêtrement de textes, dans un contexte d'hypothèses, d'interprétations et de théories critiques.

La « spontanéité » totale, le demarche qui part de la « table rase » comme garantie de l'originalité, sont de vieilles illusions qui ont prouvé depuis longtemps leur manque de pertinence, même dans le domaine de la création artistique. Dans le domaine de la critique et de la théorie littéraires - cela va sans dire - elles ne peuvent être qualifiées que d'ignorance (ou, au mieux, d'auto-mystification).

La volonté d'explicitation de Ricœur, avec son corollaire, la tendance à l'exhaustivité, se manifeste non seulement sur le plan diachronique (celui, donc, de l'histoire du concept de métaphore, où la démonstration d'érudition est pleinement développée), mais aussi sur le plan synchronique. La description des théories sur la métaphore, vues dans leur succession, se double d'une description de la structure métaphorique, abordée dans ses multiples manières d'être. Unitaire dans son ensemble, l'approche articule également un certain nombre de parties qui sont elles-mêmes unitaires, chacune correspondant à un lieu particulier au croisement des axes diachronique et synchronique, c'est-à-dire à un point de vue spécifique sur la métaphore. C'est précisément en vertu de cette manière de procéder que les théories de la rhétorique classique, de la sémiotique et de la sémantique herméneutique sont traversées, dans l'ordre où nous les énumérons, les théories de la rhétorique classique, la sémiotique, la sémantique herméneutique.

Dans la conception de Ricœur, cette traversée est une progression : si la rhétorique classique est le point de départ, l'herméneutique est le point d'arrivée, une « discipline » qui fournit à l'auteur les outils et la méthode innovante par excellence, capables de le conduire vers le concept de « métaphore vive » .

Chacune de ces disciplines relie la métaphore à une entité linguistique spécifique : le mot, la phrase, le discours. La « métaphore vive » est la métaphore dans l'ordre du discours, la métaphore comme figure discursivée. Entre ce point d'arrivée et le point de départ (inséré dans la rhétorique classique selon laquelle la métaphore en tant que figure liée au mot pris comme unité séparée, trouve son explication dans une théorie de la substitution, consistant en un déplacement et une extension du sens des mots selon une relation de similitude), la distance est énorme. Nous pourrions presque affirmer que nous utilisons le même terme pour nommer deux choses totalement différentes, si nous n'accordions pas l'importance nécessaire à certaines observations - déjà présentes dans les textes aristotéliens et systématiquement mises en évidence par Ricœur chaque fois qu'il les retrouve chez différents auteurs - sur la fonction heuristique de la métaphore, qui occupe une place centrale dans une théorie de la « métaphore vive » .

Les auteurs de référence pour la rhétorique classique sont, pour Ricœur, (Aristote qui définit la métaphore pour toute la pensée occidentale ultérieure, sur la base d'une sémantique qui prend le mot comme unité de base) et Pierre Fontanier, avec *Les Figures du discours*. Dans l'ouvrage de ce dernier, la rhétorique, qui chez Aristote visait la « persuasion » dans le discours oral (oratoire) (par opposition à la poétique qui s'intéressait à « la mimésis des actions humaines dans la poésie tragique »), apparaît en pleine déchéance, détournée de son but premier. Elle devient ici une science de la classification et de la taxinomie, fixant son attention sur des chiffres par « déviation », au moyen desquels le sens d'un mot est déplacé par rapport à son usage codifié. Appropriée à une statistique des chiffres, cette vision ne concerne pas la manière dont s'opère la production de sens elle-même (la déviation au niveau du mot n'en étant qu'un effet). A ce stade, les perspectives rhétorique et sémantique ne sont pas encore claires. Leur différenciation ne commence qu'au moment où la métaphore se situe dans la phrase, devenant d'un cas de dénomination déviante, un cas de prédication non pertinente.

Cette nouvelle manière - liée à la distinction établie par Emil Benveniste (autre auteur de référence) entre une sémantique (pour laquelle la phrase est porteuse du sens tout à fait minimal) et une sémiotique (pour laquelle le mot est un signe à l'intérieur du code lexical) - de poser le problème, situe la théorie de la métaphore-énoncé dans un rapport d'opposition irréductible avec la théorie de la métaphore-mot. Mais l'antinomie est aussi provisoire dans l'approche de Ricœur, étant finalement transgressée dans le cadre de l'herméneutique. A cette manière de distinguer entre la sémiotique et la sémantique, Ricœur trouve des correspondances dans la réflexion théorique anglo-saxonne très familière à l'herméneute française (auteurs de référence : I.A. Richards, Max Black, Monroe Beardsley), sur une théorie de la tension (par opposition à une théorie de la substitution, qui ne considère que l'effet de sens au niveau du mot isolé) visant la production de la métaphore au niveau de la phrase considérée dans son ensemble. Les démarches apparemment hétérogènes de ces auteurs peuvent être placées, selon Ricœur, sous un certain dénominateur commun : la sémantique de la phrase.

Pour Ricœur, cependant, la question cruciale reste sans réponse, et elle concerne le mécanisme par lequel la métaphore de l'invention produit (créé) du sens. Il s'efforce donc de faire que le travail préliminaire capte (intègre) d'autres sources par lesquelles intègre la sémantique du mot (mis entre parenthèses à un moment donné) à la sémantique de la phrase (distinction de première importance, selon l'auteur de *Métaphore vive* : « une linguistique qui ne distingue pas une sémantique du mot et une sémantique de la phrase doit se borner à mettre les phénomènes de changement de sens au détriment de l'histoire des usages de la langue »), en partant de l'idée que la métaphore peut et doit être définie comme la transposition du nom (cf. rhétorique classique), parce que le porteur de l'effet de sens métaphorique reste le mot. En effet, même à l'intérieur du discours, le mot assure la fonction d'identité sémantique, une identité modifiée, « altérée » par la métaphore. Le produit au niveau de l'énoncé considéré dans son ensemble, la métaphore se « focalise » sur le mot. Mais comment ?

Une piste de réponse pourrait sembler être celle sur laquelle se situe le structuralisme français (auto-référence Jean Cohen), initiateur d'une « nouvelle rhétorique ». De ce fait, les règles de segmentation, d'identification et de combinaison qui étaient appliquées aux entités phonologiques et lexicales sont appliquées aux figures de style. Mais des concepts comme « déviation », « degré rhétorique zéro », « réduction de déviation », élaborés au sein de cette « nouvelle rhétorique », dit Ricœur, sont incapables d'appréhender la spécificité de la métaphore de l'énoncé, continuant à maintenir la primauté de la métaphore du mot. Même si elle se réfère « dans ses propres limites » à une théorie de la métaphore, la « nouvelle rhétorique » ne peut pas « l'élaborer à partir de son propre système de pensée ».

Ricœur aborde le point de vue herméneutique en réexaminant l'idée d'innovation sémantique (= la création d'une nouvelle pertinence sémantique). Le concept de similarité est, dans ce contexte, vu sous un nouveau jour, la thèse selon laquelle la similarité est inextricablement liée à une théorie de

la substitution (cf. aussi Roman Jakobson) étant contestée au profit d'une théorie de la similarité comprise comme une « tension entre identité et différence au sein de l'opération prédicative mise en mouvement par l'innovation sémantique ». Autrement dit, l'innovation sémantique à travers laquelle se manifeste une « proximité » inédite entre deux idées malgré leur « distance » logique doit être indissolublement liée au travail de similarité. De telles considérations conduisent à discuter de concepts tels que « imagination productive » et « fonction iconique ». L'imagination n'est plus une « fonction de l'image au sens quasi sensoriel du terme » mais le pouvoir de « voir comme... » (cf. Wittgenstein), dimension de l'opération sémantique propre qui consiste à voir ce qui est semblable en ce qui ne se ressemble pas.

En même temps avec la mise en place d'une approche herméneutique, on assiste à un passage du niveau de la phrase au niveau du discours (de L'œuvre littéraire : « poème, histoire, essai »), par lequel un nouvel horizon problématique s'impose au chercheur, dominé par la référence de l'énoncé métaphorique en sa qualité d'instance capable de redécrire la réalité. Ricœur justifie cette transition avant tout par « le lien qui existe dans tout discours entre le sens, qui est son organisation interne, et la référence, qui est son pouvoir de faire référence à une réalité hors du langage ». La métaphore apparaît ainsi pour l'auteur du livre comme une « stratégie de discours » qui, « en défendant et en développant le pouvoir créateur du langage, défend et développe le pouvoir heuristique déployé par la fiction » (souligné dans le texte).

Un nouveau piège surgit dans ce lieu d'argumentation : la contradiction entre la possibilité pour le discours métaphorique de dire quelque chose sur la réalité et la composition du discours poétique, défini par certains théoriciens comme non-référentiel (ou, par d'autres, comme auto-référentiel). Selon Ricœur, de telles conceptions « non-référentielles » du discours poétique peuvent s'opposer à l'idée selon laquelle la suspension de la référence latérale est la condition par laquelle la libération d'un pouvoir de référence de second degré devient possible, ce qui est en fait la référence poétique. Il faut donc parler non seulement d'un double sens, mais d'une « référence redoublée » selon l'expression de Jakobson. Ricœur soutient sa théorie de la référence métaphorique en faisant appel à une théorie généralisée de la dénotation (auto-référence : Nelson Goodman), justifiant le concept de « redescription » par la fiction à travers la « parenté » entre le fonctionnement de la métaphore dans le domaine des arts et celui des modèles dans le domaine des sciences (autoréférence : Max Black). Cette parenté heuristique, affirme Ricœur de la manière la plus claire, « constitue l'argument principal d'une herméneutique de la métaphore ». La métaphore est « un processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir qu'ont certaines fictions de redécrire la réalité », un énoncé qui rencontre, par un retour longuement préparé, celle d'Aristote dans la Poétique (de la combinaison du mytos et de la mimesis naît une poèse du langage). L'articulation entre fiction et re-description conduit cependant Ricœur à une nouvelle évidence : le « lieu le plus intime et le plus ultime » de la métaphore n'est pas le discours mais la copule du verbe « être ». Métaphoriquement, « est » signifie aussi « n'est pas » et « est comme ». Mais poser ainsi le problème, c'est l'ouvrir à un concept de « vérité métaphorique » dans lequel le terme « vérité » a un sens « tendu ». La théorie de la référence métaphorique conduit ainsi à la nécessité d'élucider la relation entre métaphore et discours philosophique. La dernière étude du livre, consacrée à cette réflexion, affirme l'indépendance du discours philosophique par rapport au discours poétique, tout en prônant la pluralité des modes de discours. Pour Ricœur, aucune philosophie ne procède, ni directement ni indirectement, de la poétique, « le discours qui s'efforce d'opérer la récupération (soulignée dans le texte) de l'ontologie implicite de l'énoncé métaphorique » étant un autre « discours ».

Soulignant cette différence, Ricœur tente en effet, à son tour, avec d'autres théoriciens actuels, de définir la spécificité du discours poétique, « limité » à ce qu'il est par le fait même d'établir la vérité métaphorique, c'est-à-dire cette innovation de sens qui prend place au niveau de l'énoncé tout entier, obtenue par la « torsion » du sens littéraire des mots, une innovation de sens par laquelle se

constitue la « métaphore vive ». En fin de compte, « métaphore vive » et « source poétique » seraient deux concepts qui désigneraient un seul et même objet. [...]

